troduit par Prométhée, qui obtint d'être détaché du Caucase, à condition qu'il porterait toujours au doigt, en témoignage de son supplice, un anneau de fer avec un petit morceau du roc auquel il avait été enchaîné. Bien que les usages qui tiennent au luxe n'aient pas besoin d'autre explication que la mode, on peut dire que les anneaux des doigts ont souvent été donnés et portés en signe d'hommage et de fidélité.

Les femmes grecques connaissaient plusieurs recettes pour se farder les joues. Outre la céruse, dont l'usage est très-ancien chez les Orientaux, elles se servaient de l'anchuse, sorte d'herbe, et de l'*œsypum*, espèce de pommade qui se faisait avec le suint de la laine des brebis d'Athènes, et qui, employée avec du miel de Corse, passait pour avoir la propriété d'enlever les taches de la figure. Elles ne croyaient pas qu'on pût être belle sans avoir les sourcils noirs. Pour se les rendre tels, elles faisaient usage d'une poudre appelée *stimmi*, préparation de plomb dont se servent encore les belles de l'Orient.

La renommée a rendu célèbre le *mastice* de l'île de Chio, que les Grecques mâchaient tous les matins pour se préserver les dents de la carie. On regardait comme un spécifique des plus efficaces, pour conserver la blancheur des dents, l'urine d'enfant, dans laquelle on mettait de la pierre ponce réduite en poudre très-fine. L'usage des dents artificielles ou postiches date d'une haute antiquité. Les femmes prenaient, en outre, un soin particulier de leurs doigts et de leurs ongles. De toutes les déesses, c'était Minerve qui avait la plus belle main, et Diane les plus beaux doigts. Les dames grecques et les dames romaines faisaient grand cas d'un doigt long, qui allait en s'arrondissant vers le bout, ce que les chirognomonistes modernes appellent doigt artistique; à quoi il faut ajouter un ongle régulier, bien propre, brillant et d'un doux incarnat. Lucien, dans la description qu'il fait des beautés de Panthée, parle aussi de la belle proportion de la paume des mains. Properce désirait avoir sur le visage l'empreinte des jolis ongles de Cynthie. La pierre précieuse appelée *onyx* a pris son nom du brillant incarnat que vantait Philostrate dans les ongles de Pâris. Les anciens se rognaient et s'entretenaient les ongles avec un canif ou de petites tenailles d'argent; des esclaves étaient employés à ce service. Les mains épaisses avec des ongles gros devaient être sobres de gestes; cet art si prisé, qui s'appelait *chironomie*, consistait pour elles à s'abstenir.

Les Athéniennes portaient, comme vêtement de corps : 1o une tunique blanche, qui s'attachait sur les épaules avec des boutons ou des agrafes, et qui, se serrant au-dessous du sein avec une large ceinture, descendait jusqu'aux talons en plis ondoyants; 2o une tunique plus courte, souvent avec des manches qui arrivaient jusqu'à la moitié du bras, laquelle se serrait sur les hanches avec un ruban, et était garnie par le bas de bandelettes de diverses couleurs, et quelquefois ornée de glands qui pendaient aux coins ; 3o un pallium ou manteau carré ou rond, qui, tantôt roulé en forme d'écharpe, tantôt déployé, semblait, par ses plis, destiné en quelque sorte à dessiner les formes du corps; souvent ce pallium était remplacé par un léger manteau; 4o une draperie ou espèce de voile qui leur couvrait la tête lorsqu'elles paraissaient en public, ce que les Athéniennes ne pouvaient faire de jour que dans certaines circonstances, et encore en compagnie de femmes esclaves et d'eunuques, et non de nuit, à moins qu'elles ne fussent en voiture et précédées d'un flambeau, d'après une loi de Solon. Les variétés de cette toilette sont aussi nombreuses que la matière des vêtements. Aristophane énumère la tunique couleur de safran, la tunique cimbérique et autres tuniques transparentes; l'*orthostadia*, sorte de tunique droite et sans ceinture; le *cyclas* ou *encycle*, petite tunique circulaire.

Le *peplos* était un vêtement qui enveloppait l'épaule gauche devant et derrière, et dont les deux ailes, se réunissant sur le côté gauche, laissaient à découvert la main et l'épaule droite. Sophocle dit que le peplos était un voile ou habillement de femme, qui ne se vêtait pas et ne faisait que s'agrafer. Homère rapporte qu'Antinoüs fit présent à Pénélope d'un peplos grand, magnifique, varié et garni de douze agrafes d'or avec leurs châsses flexibles. Le *xyste* était un vêtement qui pouvait servir de tunique et de manteau. Le *zomê* était une robe à franges, que portaient ordinairement les vieilles femmes. On donnait le nom de *symétrie* à une longue tunique qui descendait jusqu'aux talons, et qui avait un bord en pourpre. La *podera* était une riche tunique de lin. La *pentectène* était une petite tunique bordée de pourpre et entrelacée de cinq rayons. Hésychius ajoute que ce vêtement était découpé en dents de scie. On appelait *catasticte* et *zoota* ou *zoodicta* une tunique ornée de broderies d'animaux entrelacés avec des fleurs. Le *schiste* était une tunique fendue ou ouverte, qui s'attachait aux épaules avec des agrafes. La *catonaca* était une tunique qui descendait jusqu'aux genoux, et qui avait une peau cousue tout alentour par le bas. C'était l'habillement des femmes esclaves. La *cypassis* était une tunique qui répondait à notre chemise. Les femmes la portaient au lit, longue, sans manches et sans ceinture. Théocrite, parlant de l'habillement des Syracusaines, nomme l'*ampechonion*, petite robe légère qui se jetait autour du corps comme une espèce de manteau, et le *téristre*, grand voile qui s'attachait sur la tête et retombait le long du dos. La tunique athénienne ou ionienne se distinguait de la tunique spartiate ou dorienne par les manches. Les femmes de Sparte portaient des tuniques sans manches, de manière à montrer leurs bras jusqu'aux épaules, ce qui s'appelait *doriéniser*, et, de plus, très-courtes sur le côté, ce qui fit donner aux filles de Sparte le nom de *phénomérides*, qui montrent la cuisse. Et c'est par allusion à cet usage que Sophocle écrit : « La jeune Hermione a une tunique qui ne la couvre pas entièrement, mais qui, en s'ouvrant de temps en temps, laisse voir sa cuisse à nu. » Le vêtement des femmes spartiates paraît avoir été, dans le principe, celui de toutes les femmes grecques. Il aurait été quitté par les Athéniennes, comme nous l'avons dit, à la suite du meurtre du soldat porteur de la nouvelle de la défaite des Athéniens dans la guerre d'Egine. Le *tarentenidion*, robe qui devait son nom aux Tarentins, était transparent. Les femmes grecques portaient quelquefois le manteau de leurs maris. Les vêtements des femmes étaient garnis de bandelettes ou de franges. On appelait *parife* une frange avec un bord en pourpre, qui se voyait des deux côtés. Le *périleucum* était un tissu ordinaire de pourpre, avec un bord blanc. On appelait *méandre* une sorte de parure double, avec des bandelettes de pourpre en zigzag, qui se mettait par-dessus l'habillement. Il y avait deux sortes de ceintures, qui se mettaient, les unes sur la peau nue, et les autres par-dessus les vêtements. Les premières étaient de deux espèces, l'une pour les hanches et l'autre pour la poitrine. A la première espèce appartient la fameuse ceinture de Vénus; à la seconde, celle dont parle Anacréon. Cette seconde espèce s'appelait aussi *tœnia* ou *stéthodesmone*. On mettait par-dessus les vêtements le *strophion*, tissu d'or et de bijoux, qui se plaçait au-dessous du sein; la *zona*, ceinture du ventre, et l'*anamascalisteron*, qu'on mettait sous les aisselles. La zona servait à relever la tunique pour rendre la marche plus libre. Dans les statues où elle est représentée entièrement vêtue, Vénus a toujours deux ceintures, le strophion, qui lui ceint la poitrine, et la zona, qui lui serre les hanches. Le *strophion* s'appelait aussi *mastotœnion* ou bandeau mamillaire. Le sein était réputé le plus bel ornement de Vénus, et on avait grand soin de le rendre saillant. Lucien, décrivant la toilette des femmes grecques, dit que, sous leur vêtement, tout se voit presque aussi distinctement que le visage, excepté le sein, qui ressortirait d'une manière difforme s'il n'était soutenu par des bandelettes. Sur les épaules se portait une sorte d'écharpe, l'*anaboladion*, à laquelle se rattachait quelquefois un petit manteau.

« Un aigle, nous dit Elien, ayant pris un des souliers de la courtisane Rhodope, pendant qu'elle était au bain, et l'ayant porté à Psammétic, roi d'Egypte, ce monarque, jugeant à l'élégance et à la délicatesse de cette chaussure de la beauté de celle qui la portait, la fit chercher par toute l'Egypte, et, l'ayant trouvée, il l'épousa. » Tel était le prix que les anciens attachaient à la grâce de la chaussure. Pollux ne compte pas moins de vingt-deux espèces de chaussures de femme, qu'on peut diviser en deux classes, savoir : celles qui couvraient tout le pied jusqu'à la cheville, et celles qui, n'étant composées que d'une simple semelle, s'attachaient au-dessus du pied avec des rubans ou des courroies. Ces dernières se partageaient en deux autres espèces, dont chacune avait encore ses subdivisions. La première consistait en pantoufles légères, dont les femmes faisaient usage dans leurs appartements ou lorsqu'elles allaient faire visite à quelqu'une de leurs amies, et, dans ce dernier cas, elles se les faisaient porter derrière elles par quelque esclave dans une petite boîte appelée *sandalathèque*, du nom de *sandales* qu'on donnait à cette espèce de chaussures. Les esclaves leur mettaient ces souliers à l'entrée de la maison où elles allaient. La seconde espèce comprenait les souliers forts, appelés *crépides*, dont les deux sexes se servaient pour la marche, et qui s'attachaient soigneusement autour du pied. Les dames grecques aimaient, ainsi que les Romaines, à se donner une taille élevée. Dans cette vue, elles portaient des pantoufles de liége et des souliers qui avaient jusqu'à quatre semelles de liége. Ces semelles, dont chacune avait un doigt d'épaisseur, étaient coupées séparément comme des tablettes, puis jointes ensemble avec du gluten. C'est du genre de souliers appelés *à la Tyrrhénienne* qu'Eschyle prit l'idée de la chaussure qu'il introduisit sur la scène, et qui emprunta du dialecte crétois le nom de *cothurne*. Le cothurne différait cependant de cette sorte de souliers en ce qu'il couvrait entièrement le pied, même par-dessus, tandis que les chaussures tyrrhéniennes s'attachaient seulement aux doigts des pieds et au bas de la jambe. Le cothurne pouvait être changé de pied, comme nos pantoufles ordinaires. Strabon raconte que Denys de Syracuse s'amusa un jour à faire courir après des colombes de jeunes Locriennes nues et chaussées de cothurnes tyrrhéniens sans attaches et d'inégale hauteur. Les *péribarides*, autre sorte de chaussures, sont ainsi nommées de ce qu'elles imitaient la forme d'une gondole. Les périscélides étaient un ornement des jambes qui donnait aux dames de la grâce en marchant. Les dames grecques et leurs maris ne portaient pas de bas. Les vieillards, les infirmes, les délicats y suppléaient par quelques bandages.

Un fragment d'Alexis, conservé par Athénée, nous fait connaître quels moyens employaient les femmes grecques pour cacher les défauts de leur corps. Ces moyens ne diffèrent pas de ceux qu'emploient les femmes de Paris. Nous apprenons notamment qu'elles faisaient usage, comme ces dernières, de baleines, de buscs et de bustes pour redresser la taille. Nous faisons remarquer ce singulier procédé de la coquetterie ou plutôt de l'art du proxénète, à l'usage de celle qui a de belles dents et qui n'aime point à rire : « On la laisse tout le jour à la maison, avec un brin de myrte droit et mince entre les dents, comme celui que les cuisiniers mettent sur la tête des chèvres qu'ils vendent au marché, de manière qu'elle s'accoutume ainsi, malgré elle, à faire pompe de la beauté de ses dents. »

Nous ne pouvons terminer cette description du *costume* des femmes grecques sans dire un mot de l'usage où elles étaient de porter un parasol en signe de distinction. Une peinture d'Herculanum nous fait assister à la toilette d'une femme placée sur un double marchepied — autre signe de distinction — et devant laquelle un esclave tient un parasol. Elien nous apprend que les filles d'étrangers, qui obtenaient de l'Aréopage la permission de venir s'établir à Athènes, étaient obligées de porter le parasol devant les matrones dans les cérémonies religieuses. On célébrait enfin une fête des parasols en l'honneur de Pallas. L'usage du parasol est très-antique et a toujours eu, chez certains peuples, une signification honorifique; c'était le principal ornement du trône des rois de Perse, et on le retrouve encore à la Chine et aux Indes. Les grands de la cour de Constantinople portaient aussi le parasol, dont est dérivé le dais de nos églises.

Les auteurs ne nous apprennent rien sur les poches et les bourses des femmes grecques. Les maîtresses de maison ne portaient pas de clefs : un anneau leur en tenait lieu. Elles ne fermaient pas leurs armoires et leurs coffres ; elles les scellaient. Il en était de même à Rome : la mère de Cicéron scellait jusqu'aux bouteilles vides.

Elles ne se servaient pas de mouchoir. C'eût été, pour une femme d'Athènes ou de Rome, manquer essentiellement aux convenances de son sexe que de s'essuyer la sueur du visage ou de se moucher. Elle aurait été regardée, par cela seul, comme en état de maladie, et il ne lui aurait pas été permis de sortir de son appartement. Il ne paraît pas que les hommes eux-mêmes aient, au moins dans les circonstances publiques, fait usage de mouchoirs ou plutôt d'*étanchoirs* (*sudaria*), car on lit que les personnes même les plus distinguées essuyaient leurs larmes avec leur manteau. Dans leurs occupations journalières toutefois, dans les tribunaux et dans leurs banquets, dès le temps de Catulle, les Romains portaient un *sudarium* de toile très-fine. Mais il n'était pas bien difficile aux anciens de se passer de mouchoirs : l'usage qu'ils faisaient journellement de bains chauds, en leur procurant une transpiration facile et en les débarrassant des humeurs muqueuses, faisait que leur corps était toujours sec et sain. Santé et siccité signifiaient pour eux la même chose. Ajoutons l'habitude où étaient les femmes de ne respirer en quelque sorte qu'au milieu des parfums, des fleurs et des herbes odoriférantes. Ces observations, bien entendu, ne s'appliquent qu'à la société élégante et à celle qui l'imite : à la campagne, on s'est toujours mouché avec les doigts. Ainsi ni clefs, ni mouchoirs, ni poches. Les billets doux et autres jolis secrets se cachaient dans le sein ou sous la ceinture. Les suivantes portaient le reste. L'habillement des campagnardes différait peu de celui des femmes de la ville. Seulement les étoffes en étaient plus grossières et les plis plus sévères et plus droits.

Passons au *costume* des hommes, et d'abord à leur coiffure. Les jeunes gens portaient les cheveux longs, flottants, ou les nouaient sur le haut de la tête, de manière à ne pas laisser apercevoir le cordon qui les contenait. Ils affectaient ainsi la coiffure des jeunes filles, appelée *corymbos*, et portaient à leur imitation des pendants d'oreilles. Lorsque les enfants avaient atteint l'âge de puberté, on leur coupait les cheveux pour en faire hommage à quelque divinité. Mais les dieux, qu'on se représentait doués d'une jeunesse éternelle, se voient toujours avec une longue chevelure dans les anciens monuments. Passé l'âge de l'enfance, les Grecs en général portaient les cheveux courts, bouclés, légèrement repliés sur le front et presque coupés en rond. Mais combien d'exceptions! Les Athéniens aimaient à avoir les cheveux un peu longs, bien peignés et parsemés de cigales d'or; les Lacédémoniens les portaient longs et flottants; les habitants de l'Eubée portaient longs leurs cheveux de derrière, et courts ceux de devant. Arthémidore dit qu'une longue chevelure convient aux prêtres, aux rois, aux magistrats et aux philosophes; ainsi la portait Socrate. Cependant les stoïciens et les cyniques se rasaient entièrement la tête. Des cheveux extrêmement courts et ébouriffés étaient le signe distinctif des esclaves. Ceux qu'on prêtait aux faunes et aux satyres étaient courts, faisaient un peu le crochet vers la pointe, sans doute à l'imitation du poil des chèvres. Les soldats portaient, pour la plupart, les cheveux longs : Plaute les appelle *cæsariati*. La manière de porter les cheveux ne fut pas, d'ailleurs, exempte des caprices de la mode. On imagina de se les ceindre autour de la tête avec des bandelettes : « Pour te donner plus de grâce, conseille Lucien, ceins-toi les cheveux avec un bandeau, et laisse-les flotter sur tes épaules. » Eustase dit que les Romains prirent des Grecs l'usage d'aller nu-tête. Mais cet usage n'était pas général chez ces derniers; car non-seulement ils se couvraient la tête avec un pan de leur manteau ou de leur tunique de dessus pour se garantir de la pluie ou du soleil, ou en signe de deuil, ou même d'une profonde méditation, mais encore ils portaient, en ville et à la campagne, une espèce de chapeau. Les monuments nous en offrent de deux espèces : l'un, peut-être le *pilos* dont fait mention Hésiode, lequel était rond, sans rebord, et à peu près semblable à un bonnet pointu un peu replié vers la pointe, était particulier aux marins, aux artistes et aux agriculteurs; l'autre, probablement le *petasos*, était rond, avec une aile alentour; on le portait en voyage, et il était surtout à l'usage des bergers; on en rabattait l'aile pour se préserver du soleil ou de la pluie. A l'aide de deux rubans qui y étaient attachés, on pouvait l'assurer sous le menton ou le tenir derrière les épaules quand on voulait aller nu-tête.

Dans un buste qui appartient à la galerie de Florence, la tête de Platon est ceinte du *strophium*, qui est la marque distinctive des divinités, sans doute par allusion au nom de *divin* qui lui avait été donné.

Rien de particulier à ajouter sur les chaussures d'hommes, si ce n'est que les *crépides* étaient souvent garnies de clous, comme les souliers d'hommes le sont encore aujourd'hui. Il y avait, en Grèce — ce que nous n'avons pas — une classe spéciale de cordonniers, qu'on appelait ἡλοκόποι, *metteurs de clous*. Toute l'armée du célèbre Antiochus portait à ses souliers des clous d'or massif. Les jeunes élégants affectaient — toujours comme aujourd'hui — de ne porter aucune sorte de clous sous leur chaussure.

Les Romains faisaient, entre le *calceus* et la *solea*, la même différence que les Grecs entre l'ὑπόδημα et le σανδάλιον. Le *calceus* désignait proprement la chaussure qui couvrait tout le pied, la *solea* ne couvrait que la plante et laissait nue la partie supérieure.

Les monuments nous représentent les héros avec une barbe courte et frisée. On la retrouve ainsi dans les portraits de Périclès, de Démosthène, de Socrate, etc. Alexandre, au dire de Plutarque, aurait été le premier à faire raser ses soldats : ce qu'il fit avant la bataille d'Arbelles. Les philosophes continuèrent à porter la barbe; cet usage se généralisa de nouveau après Justinien. On ne saurait d'ailleurs rien dire d'absolu à cet égard, puisque les philosophes et les magistrats ont toujours été distingués par leurs barbes longues et épaisses. L'*Anthologie* nous a conservé l'épigramme suivante :

On reconnaît un philosophe
A la barbe de son menton.
Un grand bouc a toute l'étoffe
De nos disciples de Platon.

Praxagore, dans Aristophane, demande à ses compagnons, qui devaient se déguiser en sénateurs :

Avez-vous apporté les barbes qu'il vous faut?

Il ne manque cependant pas, dans les monuments, d'exemples de philosophes et de magistrats qui sont sans barbe. L'usage des moustaches avait été interdit aux Lacédémoniens par un édit des éphores.

Tant que la ville d'Athènes, remarque Athénée, nagea dans les délices, elle se maintint florissante et produisit de grands capitaines. Et en effet les Athéniens, à cette époque, étaient vêtus de la pourpre, sous laquelle ils portaient des tuniques de diverses couleurs; leurs cheveux étaient relevés en *corymbes* et ornés de cigales d'or sur les côtés et sur le front. Ils ne sortaient qu'accompagnés d'esclaves qui portaient des pliants (*ocladiæ*), pour n'être pas obligés de s'asseoir à l'aventure. Voilà les vainqueurs de Marathon, voilà les hommes qui seuls ont dompté les forces de toute l'Asie!

Les Spartiates, au contraire, avant leur corruption totale, ne portaient qu'une simple tunique, qui était rouge lorsqu'ils devaient aller à la guerre, et affectaient dans tout leur *costume* un aspect simple et presque sordide. Ils ont trouvé dans cet usage, si opposé à celui des Athéniens, les éléments et la conservation de leur force. Tant il est vrai que le caractère de l'institution importe moins encore aux peuples que le respect de l'institution!

Dans Homère, Agamemnon se couvre la poitrine de sa tunique, et attache sa belle chaussure sous ses pieds blancs; il agrafe autour de lui une *chlène* vermeille, double, ample et recouverte d'un duvet fleuri.

Dans les *Harangueuses*, dont l'action se passe à l'époque où les Athéniens, sous la domination des Spartiates, portaient le soulier rouge

de Lacédémone, on décrit ainsi le *costume* ordinaire des citoyens d'Athènes : « Allons, attache ta petite tunique et mets tes souliers à la laconienne, pour avoir l'apparence d'un homme qui veut se rendre à l'assemblée ou sortir de la ville. » Plus bas, on ajoute : « Coupe les courroies de ces chlènes et des souliers laconiens, et jette ces bâtons. »

Antiphane, parlant de la volupté des philosophes, s'exprime ainsi : « Ami, reconnaîtrais-tu bien ce vieillard? A son air, on le prendrait pour un Grec : une petite chlène blanche, une belle tunique brune, un bonnet fin et un joli petit bâton... » La *chlène*, χλαῖνα, était une espèce de manteau qui se mettait sur la tunique. On pouvait la plier et la rejeter entièrement derrière le dos pour avoir les bras libres. Le *pallium*, chez les Latins, se portait quelquefois de même, à la différence de la *pænula* et de la *lacerna*.

Ammonius fait la description suivante de la chlamyde : « La chlamyde diffère de la chlène : celle-ci est un vêtement de héros, et celle-là est particulière aux Macédoniens. Le nom de chlamyde ne remonte pas à plus de six cents ans avant les temps héroïques : Sapho fut la première à en faire usage. Elle en diffère aussi par la forme, car la chlène est tétragone, tandis que la chlamyde se termine, par le bas, en forme circulaire, avec des franges très-éloignées les unes des autres. » Strabon donne aussi à la partie de dessous de la chlamyde une forme semi-circulaire, avec un angle à chacun des deux côtés; il lui donne cette même forme, mais plus échancrée et plus étroite, à la partie supérieure. Ce vêtement, qui était court et étroit, et particulièrement propre aux guerriers, couvrait l'épaule gauche et pendait à droite, pour ne pas causer d'embarras quand on marchait. A Athènes, les jeunes gens composant la garde de la ville portaient aussi la chlamyde pour s'accoutumer aux fatigues de la guerre : ils la portèrent noire jusqu'au temps d'Adrien, où l'orateur Hérode Atticus, homme riche et fondateur du théâtre qui porte son nom, leur fit adopter la couleur blanche.

Le trésorier des Athéniens portait la *batrachide*, qui était une espèce de vêtement à fleurs, ainsi appelé parce que son fond imitait la couleur d'une certaine grenouille.

La tunique de dessus, χιτών, à l'usage des hommes libres, s'appelait *amphimaschalos* (couvrant les deux aisselles), et celle des esclaves, *heteromaschalos* (couvrant une seule aisselle). De cette seconde sorte étaient aussi les tuniques des artisans, parce qu'ils étaient dans l'usage de coudre la manche dont ils se couvraient l'autre aisselle.

Les Grecs, à l'exception des philosophes cyniques, portaient généralement la tunique de dessous, qui était une espèce de chemise composée de deux morceaux d'étoffe ayant la forme d'un carré long, et cousus sur les côtés avec une ouverture pour les bras, et quelquefois même avec des manches, mais qui ne descendaient guère plus bas que les épaules.

L'usage des culottes était inconnu aux anciens Grecs, et ils n'avaient pas de mot pour exprimer l'espèce de vêtement appelé chez les Romains *femoralia*. La décence le fit néanmoins adopter aux acteurs sur la scène, et nous le voyons descendre jusqu'aux pieds dans les monuments.

Appien dit que la chaussure des Grecs différait de celle des Romains, mais il ne nous dit pas en quoi consistait cette différence. Celle des héros a une semelle avec un bord saillant alentour et de la largeur d'un doigt, et par derrière un talon en peau : elle s'attachait sur le cou-de-pied avec un cordon ou une courroie. On voit dans le musée d'Herculanum des espèces de souliers composés de cordons formant une sorte de réseau à larges mailles. Les personnes de distinction, à Athènes, portaient sur leur chaussure un croissant en or ou en ivoire. On trouve aussi dans les monuments une chaussure de peau en forme de demi-bottes, avec divers ornements.

Dès les temps les plus reculés on était dans l'usage d'emmailloter les enfants, et on le faisait à peu près comme de nos jours.

Nous ne dirons ici que peu de mots des *costumes* de théâtre. Les ornements spéciaux des chœurs, des danses, des représentations scéniques trouveront leur place ailleurs. Le petit manteau, *palla*, enveloppait de ses larges plis la danseuse de théâtre. Sa chaussure découverte, ornée d'un nœud de rubans, ne différait guère des pantoufles de nos danseuses actuelles; sa robe était ample, fine, presque transparente. Il est à croire que les robes ouvertes sur la cuisse n'étaient pas réservées aux danses des Lacédémoniennes, et les monuments prêtent souvent des vêtements de cette sorte aux joueuses de harpe ou de cymbales qui servaient au luxe des festins. Les danseuses laconiennes et autres laissaient encore voir l'épaule et le bras droits nus; leur vêtement découvrait quelquefois même une plus grande partie du corps, et ne semblait plus servir qu'à donner plus de piquant à la nudité.

Terminons ce que nous avons à dire sur les *costumes* de la Grèce par quelques mots sur le *costume* usité dans les cérémonies religieuses.

Pour les simples offrandes particulières, les sacrificateurs n'avaient point d'habits spéciaux ni de signes caractéristiques. On ne les distingue, dans les bas-reliefs antiques, que par la patère qu'ils tiennent en main. Ils sacrifiaient même avec des habits très-simples, si l'on en juge par les figures de l'arc de Constantin, où l'on voit des sacrificateurs vêtus de *gausapes*, espèces de redingotes à capuchon. Leur coiffure était aussi arbitraire que leur vêtement : l'un sacrifie tête nue, l'autre est couronné de lauriers. Même simplicité dans le *costume* des canéphores et des camilles, jeunes gens des deux sexes qui servaient à porter l'encens, les corbeilles, les vases et les ustensiles nécessaires à la cérémonie. Ils sont ordinairement vêtus d'une simple tunique ceinte sous l'estomac. Un petit manteau met seul quelque différence dans l'ajustement de ces jeunes néophytes. A l'égard de la couronne de laurier ou d'autres feuilles, elle était commune à tous les ministres religieux. La longueur de la tunique est un signe de dignité. La reine des sacrifices, femme du roi des sacrifices, et qui présidait, dans les temples consacrés aux déesses, sur le collége des pontifes et des prêtresses, était caractérisée par une couronne radiale. L'ample manteau qui couvrait sa longue tunique enveloppait un de ses bras, suivant une pratique regardée par les anciens comme un acte de décence, et que, dans les cérémonies, les personnes qui représentaient manquaient rarement d'observer. Les prêtresses qui priaient auprès de l'autel, et celles qui étaient chargées de faire les aspersions ou les libations, étaient enveloppées d'un grand voile. Celles qui n'offraient que des fleurs en sacrifice et celles qui avaient soin des voiles étaient ajustées avec leurs simples tuniques et un manteau léger.

— III. Costumes des Romains. « De même, dit Bœttiger, que certaines dames, en Allemagne, et Gironi ajoute en Italie, ne trouvent rien de bon pour leur toilette qui ne porte un nom français, ou qui ne vienne de Paris; ainsi les dames romaines avaient la manie de désigner en grec tous les objets qui composaient leur habillement... Le fard dont elles se servaient n'aurait été d'aucun prix, s'il ne leur avait pas été présenté dans une boîte portant une étiquette en grec. »

C'est dire que l'histoire du *costume* grec se confond, la plupart du temps, avec l'histoire de celui des Romains. Nous n'avons guère à chercher, en parlant spécialement de ce dernier, qu'un vocabulaire et une transition.

Un mot d'abord des origines étrusques, déjà si voisines des influences de la Grèce. Si l'on s'en rapporte aux monuments du style étrusque le plus antique, les premiers habitants de l'Etrurie portaient les cheveux longs, et ne rasaient point leur barbe, usage qui était également suivi par les anciens Romains, auxquels Tibulle et Horace donnent pour cette raison l'épithète d'*intonsi*. On prétend que l'art de raser fut introduit en Italie l'an 454 de Rome, par S. Ticinius Mela, qui amena des barbiers de la Sicile à Rome. Tullus Hostilius, suivant Macrobe, fut le premier qui introduisit à Rome l'usage de la toge peinte et de la prétexte, et Pline nous apprend également que la prétexte tirait son origine de l'Etrurie. En effet, les nobles et les personnes en charge, mais ceux-là seulement, portaient, en Etrurie, une tunique et une toge blanches, garnies du haut en bas d'une frange ou bord sur lequel ressortait un ornement de pourpre, appelé plus tard *clavus* par les Romains. Les Etrusques et les premiers Romains d'une moindre qualité portaient le manteau sur le corps nu et sans tunique. Les robes des vieillards riches leur descendaient jusqu'aux pieds. La chaussure se liait avec des attaches sur la jambe, qu'elle recouvrait entièrement ainsi que le pied, de manière à ne laisser apercevoir sur l'un ni sur l'autre aucune nudité; ou bien elle ne couvrait qu'une partie du pied, se partageait vers le cou-de-pied et s'agrafait autour d'une partie de la jambe. On trouve des chaussures d'esclaves représentées, l'une comme nos anciennes chausses, montant jusqu'aux genoux, l'autre par des bandes en forme de vis ou de rets, et qui enveloppaient les pieds et la jambe. Rappelons ici les fameuses sandales tyrrhéniennes, dont la singularité était d'avoir une semelle très-haute, de s'attacher avec des courroies ou des bandelettes d'or, et d'être d'une couleur tirant sur le rouge. Les sénateurs romains adoptèrent l'usage de cette chaussure, que Phidias trouva la plus digne de sa Minerve, et dont Eschyle fit le cothurne de Melpomène.

Les monuments étrusques nous représentent des femmes richement parées, avec tous les accessoires de la coquetterie. Les unes sont vêtues d'une tunique qui leur descend jusqu'aux pieds, et dont les manches sont quelquefois ouvertes d'un côté et boutonnées jusqu'au coude, où elles se terminent; d'autres portent la simple toge, d'autres la tunique à manches longues et étroites, et quelquefois sans manches. On en trouve avec la tunique agrafée sur les épaules, et même relevée sur les hanches. Leur coiffure consiste en une espèce de bonnet pointu, ou en un bonnet à bord retroussé sous lequel elles laissent flotter leurs cheveux, ou en une sorte de parure qui ne laisse apercevoir qu'une partie de leur chevelure vers les tempes et sur le front, ou en une calotte. Leur chaussure élégante paraît avoir été, comme celle des hommes, faite de peaux précieuses, teintes d'un rouge vif couleur de sang. Elles la portaient soit ouverte, soit fermée; quelques-unes, avec une pointe longue, aiguë et retroussée, comme nos poulaines du XIVe siècle; plusieurs avec des talons élevés.

Chez les Romains, qui n'ont fait que recevoir et continuer les usages des Etrusques jusqu'au jour où ils ont accommodé à leur tempérament ceux de la Grèce, nous retrouvons la *toge* universellement employée, avec la signification du vêtement même, *toga*, de *tegere*, couvrir, comme *tectum*, toit.

Lorsque les Romains voulaient se livrer à un travail pénible, ils quittaient la toge et ne gardaient qu'une espèce de caleçon qui ne leur couvrait que la moitié de la cuisse et s'appelait *subligaculum*. Lorsque Caton revenait de la campagne, il portait l'*exomide*, vêtement grec, qui était une tunique étroite, courte et sans manches; mais quand il faisait chaud, il travaillait nu avec ses esclaves.

Les femmes avaient une autre toge que les hommes : elle était plus courte, et ses extrémités étaient garnies de pourpre; cette espèce de vêtement, après avoir subi diverses variations dans la forme, prit le nom de *stola*. Horace dit que les femmes répudiées pour cause d'adultère étaient obligées de porter la toge des hommes.

La toge prétexte, dont nous avons déjà vu l'emploi en parlant des Etrusques, ne différait de la toge ordinaire que par ses bords garnis de pourpre. Dans les temps du Bas-Empire, elle devint une espèce de manteau, brodé autour du cou et du haut en bas.

A l'âge de dix-sept ans, le jeune Romain se faisait raser pour la première fois; et ce premier duvet, après avoir été consacré aux dieux, était soigneusement conservé. Il recevait ensuite, des mains du préteur, la toge virile, qui était de couleur blanche.

Nous avons déjà parlé de cette bande de pourpre, le *clavus*, qui bordait la toge prétexte. Les sénateurs, les triomphateurs, au commencement, avaient seuls le droit de porter le *laticlavus* ou *clavus* large, opposé à l'*angusticlavus*; il avait jusqu'à 1 palme de largeur. Plus tard, les fils de sénateurs, et sans doute aussi par la suite tous les hommes riches, portèrent le laticlave.

Tullus Hostilius, auquel on attribue ces diverses importations de l'Etrurie, y aurait ajouté la *trabée*, manteau plus court que la toge. Il y avait trois sortes de trabées, toutes les trois de pourpre, l'une consacrée aux dieux, l'autre aux rois, la dernière aux augures. Le seconde se distinguait par des broderies de pourpre, qui, sous les empereurs, devinrent des broderies d'or. La troisième pouvait être de simple étoffe rouge.

L'habillement des triomphateurs n'était autre que la toge consulaire.

En campagne, les consuls, plus tard les empereurs, portaient le *paludamentum*, qui s'identifia avec la chlamyde.

On donnait le nom de tunique à tout vêtement de corps placé sous la toge. Les premiers Romains ne portaient pas de tunique. La tunique ordinaire ne dépassait pas le genou chez les hommes; il eût été inconvenant de la faire descendre jusqu'aux talons. Elle se fermait devant par une ceinture, et cet usage était obligatoire en public. Les manches n'en étaient ni longues ni larges, excepté chez les gens de la lie du peuple, ou notés d'infamie, qui les portaient longues.

Quelques personnes distinguées portaient sous la tunique une chemise, *indusium*, *interula*, *subucula*, soit de lin, soit de laine, soit de lin et de soie mélangés.

La tunique appelée *castula* par Varron se portait tantôt seule, tantôt sous une autre tunique courte. Elle se serrait au-dessus des hanches et descendait jusqu'à la cheville du pied.

On laissait les tuniques longues ouvertes et flottantes lorsqu'on était en deuil.

La *læna*, la *pænula*, la *lacerna* ne différaient guère que par la couleur et la qualité de l'étoffe ou par l'ampleur du vêtement lui-même. C'était une sorte de manteau s'attachant sur l'épaule par un bouton ou par une boucle. La *læna* était d'une étoffe légère; la *lacerna*, disent les auteurs, était quelquefois de pourpre, souvent de laine, mais souvent aussi d'une étoffe moins épaisse, puisqu'un bon témoin nous la donne comme transparente :

. . . *Sub clara nuda lacerna.*

Ce vêtement descendait jusqu'au-dessous du genou. La *pænula* était moins grande. Elle était faite de grosse laine, ornée de franges, avec une seule ouverture par le haut. Les soldats la portaient rouge, les citoyens brune. Elle était surmontée du capuchon, *cucullus*, *cucullio*.

Une autre sorte de capuchon était le *palliolum*, qui se portait à part, et qui était à l'usage des malades, des délicats et des courtisanes, ou des personnes qui voulaient traverser la ville et ne pas être reconnues.

Les caleçons descendaient de cinq ou six doigts au-dessous du genou. Les pêcheurs sont représentés avec un caleçon spécial, ne couvrant que le haut des cuisses, et appelé *ventralis*.

Les esclaves portaient une tunique blanche descendant par devant jusqu'au genou, et par derrière jusqu'au jarret, avec un petit manteau court à l'occasion.

Les Romains allaient souvent nu-tête. Ils se défendaient la tête contre les intempéries des saisons en l'enveloppant de l'extrémité de leur toge. Cependant ils avaient un chapeau ou bonnet rond, assez semblable à nos bonnets de nuit par la forme, et tel que nos paysans en portent encore en laine brune. On faisait cadeau d'une coiffure semblable aux esclaves que l'on affranchissait, et, par suite, ce bonnet devint le symbole de la liberté. Nous avons déjà parlé, à propos des *costumes* grecs, du chapeau de campagne et de celui des marins et des pêcheurs, *causia*.

Les Romains portèrent la barbe longue jusqu'en 454 de Rome. Ensuite cet usage devint un signe de deuil ou de mise en accusation. Il se généralisa de nouveau vers le IIe siècle après J.-C. Marc-Aurèle est représenté portant toute sa barbe.

Les pieds des hommes restaient ordinairement nus, dans les premiers temps du moins, à l'intérieur des maisons. Pour sortir, on avait des chaussures de diverses sortes, dont les plus hautes montaient jusqu'au mollet. L'usage des bottes et des bottines ne vint que tard. Le *calceus*, que nous avons déjà décrit, couvrait entièrement le pied, par opposition à la *solea*, et s'attachait à la jambe jusqu'à trois doigts au-dessus de la cheville. Nous retrouvons des formes déjà étudiées à propos des chaussures grecques, sous les noms suivants : *mulleus*, *crepida*, *crepidula*, *sandalium*. Le *campagus* laissait voir la chair nue à travers ses tresses. La *buxea* était une sorte de sabot de buis. L'*ocrea* ressemblait à nos guêtres. Les vieillards s'enveloppaient les jambes de bandages. Telles étaient sommairement les chaussures d'hommes et même de femmes, avec des différences de matière et de couleur.

La femme romaine était revêtue de la *stola*, du *pallium*, de la tunique. La tunique lui descendait jusqu'aux pieds. Dans le principe, elle avait le *supparum*, casaque de lin qui l'enveloppait tout entière, et qui était surmontée d'une sorte de large camisole sans manches. Sous les empereurs, elle ajouta à son *costume* le *patagium*, bande d'étoffe qui lui passait derrière le cou, et dont les bouts lui tombaient sur la poitrine. Une sorte de manteau appelé *palla* s'attachait de diverses manières et pouvait servir de voile. La *stola* était ornée de franges à ses extrémités. Un autre manteau usuel, le *ricinium*, était formé de deux morceaux d'étoffe réunis, attachés au-dessus de l'épaule par un bouton, et présentant deux ouvertures pour les bras; quelquefois il ne s'élevait pas plus haut que les manches et se rapprochait de la forme des mantelets modernes.

Les femmes du peuple, comme les courtisanes, conservèrent la toge primitive.

Nous ne pouvons que renvoyer, pour les coiffures, aux coiffures grecques. Nommons cependant la *mitra*, sorte de bandeau; l'*infula*, autre bande d'étoffe ceignant la tête, et dont les bouts pendants s'appellaient *vitta*; le *reticulum*, notre résille; diverses espèces de voiles, *plaga*, *carbasus*, *flammeus*, *rica*, *ricula*.

Les Romaines soutenaient leur taille et leur sein au moyen du *strophium* et de la *fascia*. Nous avons parlé du *sudarium*, des agrafes, des bracelets.

Au commencement, les soldats seuls portaient des bracelets, *armillæ*. Mais les mœurs grecques envahirent tout de bonne heure. D'abord aussi, les rois seuls portaient l'anneau, et ils le portaient au quatrième doigt de la main gauche. Puis les sénateurs les imitèrent et furent suivis par les chevaliers, puis par tout le monde. On mit l'anneau au petit doigt, on le mit à l'index. Les femmes en portèrent à tous les doigts à la fois, et en eurent de plus légers pour l'été que pour l'hiver.

Des chaînes particulières se joignaient à la chaussure et s'appliquaient sur le cou-de-pied. On les appelait *compedes*.

La loi des Douze-Tables parle de morts qui avaient dans la bouche des dents d'ivoire attachées avec des fils d'or. Elle défendait de laisser sur les cadavres aucun objet en or, excepté l'or des dents postiches. L'usage de ces sortes de dents était très-commun du temps de Martial.

Les Romains faisaient grand usage des amulettes. Les enfants portaient au cou de petits ornements appelés *bulles*. Les tuniques des petites filles étaient blanches.

Deux observations générales peuvent être faites en ce qui touche le *costume* romain. La première est qu'on le connaît, en somme, très-peu avant l'invasion des mœurs de la Grèce; la seconde est qu'après cette invasion son histoire se confond à beaucoup d'égards avec celle du *costume* hellénique. Nous retrouverons d'ailleurs beaucoup de détails et d'expressions concernant le *costume* des Romains, en parlant des usages qu'ils importèrent dans la Gaule.

— IV. Costumes chez les Gaulois et chez les Français. La Gaule devait continuer Rome et la Grèce, et c'est cette province qui, sous le nom de France, doit nous offrir la suite du développement de la civilisation grecque et romaine, et de l'histoire classique du *costume*.

Parmi les nombreux ouvrages où il est traité du *costume* gaulois et du *costume* français, il n'en est aucun où la matière soit plus approfondie, embrassée avec plus de compétence et résumée avec plus de lucidité que

dans l'*Histoire du costume et de l'ameublement*, de M. Charles Louandre. Nous remercions ici l'éminent historien de l'autorisation qu'il a bien voulu nous donner de faire, dans les descriptions qui suivent, de larges emprunts à cet ouvrage.

En entrant dans le monde barbare, nous devons faire une observation générale : les armes, chez les barbares, c'est tout le *costume;* l'officiel se confond avec l'ordinaire. Nous serons souvent amenés à ne pas séparer ce qui était forcément réuni par les conditions mêmes de l'existence des peuples. Nous insisterons d'une façon toute particulière sur des époques très-peu connues, et cependant d'une haute importance pour notre histoire; par exemple sur tout ce qui touche à nos origines, et spécialement sur le ve siècle, où il y a intérêt à bien comprendre ce que le christianisme a fait de la société romaine.

Dans les temps antérieurs à la conquête romaine, l'histoire du *costume* gaulois peut se diviser en deux périodes distinctes.

Dans la première, les Gaulois, comme tous les peuples au berceau, portent pour tout vêtement des peaux de bêtes, qu'ils attachent sur leurs épaules avec des épines. Ils se parent la tête de plumes d'oiseaux, de feuilles, d'écorces d'arbres. Ils dessinent sur leur corps, par un procédé de tatouage qui n'est point connu, des figures bizarres qu'ils teignent en bleu à l'aide du pastel. Sauvages comme les hommes, mais toujours soigneuses de plaire, les femmes se tatouent comme eux et portent des coquillages pour pendants d'oreilles. C'est l'époque où l'usage des métaux est encore inconnu, où le Gaulois a pour armes des haches de pierre, emmanchées dans des cornes de cerf; pour couteaux, des silex taillés dans la forme de nos couteaux modernes, polis et tranchants comme eux; pour lances ou pour javelots, des tibias humains effilés et durcis au feu; pour coins, des cailloux triangulaires. Mais, dans cette imperfection même, la parure n'est point oubliée. Des silex de forme annulaire, soigneusement polis, percés à leur centre d'un trou rond et régulier, servent, à défaut d'or et de pierreries, à former des colliers et des bracelets.

La seconde période commence au moment où les rapports de la Gaule avec l'Italie, avec la Grèce, avec l'Asie, ont fait entrer l'existence de ses habitants dans le domaine de l'histoire. A ce moment, les nombreuses tribus qui occupaient cette contrée se rapportaient à deux grandes familles, la famille *ibérienne*, qui comprenait les Aquitains et les Ligures, et la famille *gauloise,* composée de Galls, ou Celtes, et de Kymris. Séparées par des haines et des inimitiés profondes, ces deux familles l'étaient aussi par l'aspect et par les *costumes*, et ce fut même la différence du *costume* qui fit donner leurs noms aux trois grandes subdivisions de la Gaule : *Gallia braccata*, Gaule qui portait les braies; *Gallia togata*, celle qui portait la toge; *Gallia comata*, celle qui portait la chevelure épaisse et longue. Ces distinctions n'étaient pas, du reste, assez tranchées pour empêcher les écrivains de désigner par les mêmes expressions la Gaule entière. Ils s'accordent à nous représenter les Gaulois avec un teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châtain clair. « Les Gaulois, dit Virgile en parlant de la surprise du Capitole, ont une chevelure couleur d'or; leurs habits sont chargés d'or; ils brillent sous leurs saies bariolées, et leurs cous, blancs comme le lait, sont entourés d'or. » — « Les Gaulois, dit avec plus de précision le géographe Strabon, laissent croître leurs cheveux. Ils portent des saies. Ils couvrent leurs extrémités inférieures de hauts-de-chausses. Leurs tuniques ne ressemblent point à celles des Romains : elles sont fendues, descendent jusqu'aux fesses et ont des manches. La laine des moutons de la Gaule est rude, mais longue; on en fabrique cette espèce de saie à poils que les Romains appellent *læna.* Tous ceux qui sont revêtus de quelque dignité portent des ornements d'or, tels que des colliers, des bracelets et des habits de couleur travaillés en or. La plupart des Gaulois conservent encore aujourd'hui l'usage de coucher à terre et de prendre leurs repas assis sur de la paille... Ils habitent des maisons vastes, construites avec des planches et des claies, et terminées par un toit cintré et couvert d'un chaume épais. »

Si du type général on passe aux types particuliers, on trouve, dans l'angle sud-ouest de la Gaule formé par les Pyrénées orientales et l'Océan, les Ibères et les Aquitains, de souche espagnole, couverts d'un vêtement court fabriqué de laine grossière et à long poil, et portant des bottes tissues de cheveux; sombres, sous ce *costume* sévère, mais remarquables par une grande propreté, qui se retrouve encore aujourd'hui parmi les femmes, sur les bords du Gave et de l'Adour. Le bouclier léger dont s'armaient les Ibères les distinguait du reste des Gaulois, qui portaient des boucliers longs. Les hommes de cette race étaient braves, mais légers et frivoles dans leurs goûts. Les femmes, dont le type était différent des femmes gauloises, avaient les cheveux d'un noir luisant, les yeux noirs; et déjà, du temps de Strabon, elles portaient autour de la tête un voile noir comme leurs cheveux et leurs yeux.

Dans toute la partie voisine de l'Italie, on trouve la toge et le *costume* romain, même parmi la population indigène. A Marseille et dans les colonies grecques de la région du Midi, c'est le *costume* hellénique qui règne sans partage. « Les Massiliens, dit Tite-Live, ont conservé, purs de tout mélange et de toute imitation de voisinage avec les habitants de la Gaule, non-seulement les inflexions de leur langue, leur accent, leur type et leur *costume*, mais leurs mœurs, leurs lois, leurs caractères. »

Sur tout le territoire depuis Lyon jusqu'en Belgique, on trouve les deux grandes nations gauloises, Celtes et Kymris. C'est ici que se montre le *costume* vraiment national. Ce *costume* est simple et commode : il se compose de tissus de lin, d'étoffes de laine, de fourrures. La principale pièce, le pantalon, était large, flottant et à plis chez les races kymriques, étroit et collant chez les peuples d'origine celtique. Ce pantalon se nommait *bracca* ou *braga*, d'où est venu le mot *braie.* Il descendait primitivement jusqu'à la cheville. Il se raccourcit ensuite et s'arrêta aux jarrets, ce qui a fait penser à quelques archéologues qu'il a pu fournir le modèle du vêtement connu sous le nom de *culotte.* Une espèce de gilet serré s'adaptait à la partie supérieure du corps, et descendait jusqu'à mi-cuisse. Le tout était recouvert d'une saie rayée. Cette saie, dont la forme s'est conservée dans la blouse de nos paysans, était un manteau avec ou sans manches, attaché sous le menton par une agrafe. On peut croire, d'après un passage de Varron, que la saie était faite de quatre pièces carrées, ou bien encore qu'elle était double par derrière comme par devant. Ce vêtement avait tant de prix pour ceux qui en étaient habillés, que, dans les assemblées publiques, les surveillants, qui faisaient les fonctions de nos huissiers, devaient, afin de rappeler les perturbateurs à l'ordre, couper un morceau de leur saie assez grand pour qu'il fût impossible de s'en servir plus longtemps. Ajoutons à ces trois vêtements le manteau à capuchon connu sous le nom de *bardocucullus.* Ce manteau-coiffure, très-répandu dans la Saintonge au temps de Martial, fut adopté par les Romains. Il s'est conservé de nos jours dans le costume des habitants du Béarn et des Landes. Il est devenu, dans le moyen âge, le capuchon des maires, le chaperon du bourgeois, et aujourd'hui encore nous le retrouvons dans nos *cabans.*

Mentionnons encore rapidement quelques autres vêtements d'un usage moins général, tels que les chlamydes artésiennes, ou les courtes vestes à manches qui se fabriquaient chez les Atrébates, qui étaient ouvertes par devant et teintes en rouge; ou le petit manteau court, que les riches ornaient magnifiquement; ou la caracalle, espèce de simarre qui descendait jusqu'aux talons, et qu'on portait ordinairement comme habit civil et comme habit militaire.

Les Gaulois les plus pauvres marchaient pieds nus, tandis que les riches portaient des semelles de bois ou de liége, attachées à la jambe par des courroies. Les Romains appelèrent ces chaussures *soleæ*, et c'est de ce nom que le patois picard a fait *solers* et que paraît être dérivé, par suite, le mot français *soulier.* Quelques écrivains donnent aussi aux Gaulois des chaussures en peau de blaireau.

L'habillement des femmes gauloises, plus simple que celui des hommes, se composait ordinairement d'une tunique large et plissée, avec ou sans manches, et d'une espèce de tablier attaché sur les hanches. Cette tunique, qui descendait jusqu'aux pieds, découvrait le haut de la poitrine, et la mode voulait que, pour les femmes élégantes, elle fût rouge ou bleue. Dans quelques tribus, on portait des poches ou des sacs de cuir, qui sont encore en usage dans certains villages du Languedoc, et qui s'appelaient alors, comme aujourd'hui, *bouls* ou *boulgètes*, à quelques inflexions près. Les femmes riches ajoutaient à la tunique un manteau de lin de couleurs variées, qui s'agrafait sur les épaules. Quelquefois aussi ce manteau, ouvert sur le devant, était assujetti par une laçure ou des courroies fixées par des boutons.

Les coiffures des femmes, celles du moins dont on peut parler avec certitude, sont de deux espèces. L'une se compose d'une coiffe carrée fixée sur les cheveux, qui sont séparés sur le front et rattachés par derrière. L'autre consiste en un voile qui ne cache point le visage, mais seulement une partie du front, et qui, ramené sur le derrière de la tête, revient de là couvrir les épaules et le sein.

Hommes ou femmes, les Gaulois étaient tellement attachés à leur *costume* national, que les bandes qui se répandirent sur la Grèce, sur la Thrace et sur l'Asie gardèrent dans ces contrées lointaines, avec leur âpreté native, la sauvagerie de leur aspect. Mêlés en Asie à la race la plus douce du genre humain, ils restèrent à peu près ce qu'ils étaient dans la Gaule; ils conservèrent leur fougue guerrière, leur mobilité et leurs cheveux rouges.

Les druides, qui tenaient le premier rang, portaient, sinon habituellement, du moins dans les cérémonies religieuses, une tunique longue à fond blanc, ornée de bandes de pourpre ou de broderies d'or, et, par-dessus la tunique, un grand manteau qui s'ouvrait par devant. Ce manteau, de lin très-fin, était d'une blancheur éblouissante. Ils s'en paraient pour cueillir le *gui* sacré, la *selage* et le *samohs*, que d'autres druides recevaient sur un linge blanc qui n'avait jamais servi. Les druides portaient ordinairement la barbe longue. Ils étaient coiffés d'un bandeau qui leur ceignait la tête, et quelquefois d'une couronne de chêne.

Les nobles, outre les ornements ordinaires, fleurs, disques, figures de toute espèce qui ornaient la saie, ajoutaient à cet habit des broderies d'or et d'argent. Les pauvres remplaçaient ce vêtement par des peaux de bête fauve ou de mouton, ou par une couverture de laine épaisse, mais cependant moelleuse, appelée *linn* ou *lenn.*

En général, les Gaulois unissaient à un goût prononcé pour les couleurs éclatantes un goût non moins vif pour les bijoux et tous les accessoires qui peuvent rehausser le *costume.* Ils portaient sur le haut de la poitrine des plaques de métal décorées de ciselures, de guillochages, des bracelets aux bras et aux poignets, des colliers d'or massif, des anneaux d'or aux doigts du milieu, des ceintures massives incrustées, guillochées ou émaillées. Le collier, nommé *torques* par les Latins, était plus particulièrement un ornement militaire. Les guerriers gaulois paraissent y avoir attaché une grande importance, et c'est en raison de cette importance même que leurs ennemis, quand ils parvenaient à les vaincre, s'emparaient du collier pour s'en faire un trophée. Les bracelets, qui se portaient aux poignets et autour des bras, servaient aussi à distinguer les nobles et les chefs militaires. Les Gaulois étendaient à leurs chevaux eux-mêmes ce luxe d'ornementation. Leurs ouvriers incorporaient l'argent au cuivre pour orner les mors et les harnais; et les cavaliers gaulois, dans les grandes solennités guerrières, suspendaient au cou de leur monture les têtes des ennemis qu'ils avaient tués, après avoir desséché ces têtes et les avoir frottées d'huile de cèdre. Ces raffinements de coquetterie barbare, qui présidaient chez les Gaulois à l'ornementation de leurs vêtements, se retrouvaient aussi dans les soins qu'ils donnaient à la toilette de leur corps. La propreté était chez eux comme un état naturel, une habitude contractée avec la vie; car, au moment de leur naissance, on les trempait dans l'eau froide, et dans leur enfance on renouvelait souvent ces immersions.

Grandes, sveltes, attrayantes par la fraîcheur de leur teint, les femmes, pour entretenir cette fraîcheur, qui était comme une beauté nationale, se frottaient fréquemment le visage avec de l'écume de bière, qui passait pour un excellent cosmétique.

Les cheveux d'un blond roux étaient considérés dans les Gaules comme le plus beau des ornements; mais la couleur rousse étant partout une exception, on demandait aux ressources de l'art ce que la nature refusait au plus grand nombre. Les femmes, comme les hommes, donnaient à leur chevelure une couleur rouge ardent, soit en la lavant avec de l'eau de chaux, soit en la frottant d'un savon composé, suivant les uns, de suif et de cendres, suivant les autres, de graisse de chèvre, de cendres de hêtre et des sucs de diverses plantes. Les dames romaines trouvèrent, dit-on, la mode des cheveux roux si séduisante, qu'elles achetèrent à grands frais des cheveux gaulois pour en faire des coiffures artificielles.

Les hommes laissaient croître leurs cheveux et les portaient tantôt flottants dans toute leur longueur, tantôt relevés et liés en touffe au sommet de la tête. Les druides et le peuple avaient la barbe longue; les nobles se rasaient les joues, en gardant sur la lèvre supérieure de longues et épaisses moustaches. Les *vergoberts*, magistrats souverains, saupoudraient ces moustaches avec de la limaille d'or. Il est probable que la barbe et les moustaches étaient teintes en rouge, comme les cheveux.

Les vêtements de deuil étaient inconnus chez les Gaulois. En pleurant leurs proches, ils auraient dérogé à cette insensibilité stoïque qui les rendait si redoutables. Méprisant la mort pour eux-mêmes, ils la méprisaient aussi pour les autres; et la ferme croyance qu'ils avaient dans une vie future, croyance qui formait l'un des principaux dogmes de leur religion, contribuait encore à les confirmer dans leurs usages. Ils n'avaient donc point, dans leurs vêtements, les signes extérieurs du deuil funèbre; seulement, dans les grandes calamités publiques, ils laissaient, en signe de tristesse, leurs cheveux flotter au hasard.

Eblouie par les prestiges du luxe, fascinée par l'attrait du bien-être, séduite peut-être aussi par les vices romains, la Gaule se façonna vite aux mœurs de ses vainqueurs. Les grandes familles de la noblesse gauloise se rallièrent les premières. Le peuple et les débris des familles sacerdotales résistèrent plus longtemps aux influences de la conquête; mais, en définitive, la nation tout entière finit par s'absorber, et la saie nationale, vaincue chez les hautes classes par la tunique, la toge ou la chlamyde romaine, se réfugia avec les dernières traditions du druidisme dans les campagnes ou les profondeurs des bois, pour reparaître cependant plus tard à la cour des carlovingiens, et se perpétuer au moyen âge dans le vêtement du paysan, et de notre temps même dans la *blouse*, vêtement du travailleur. Le plus riche des vêtements qui furent introduits dans la Gaule par la conquête romaine et auxquels les progrès nouveaux de l'industrie nationale donnèrent de jour en jour un plus grand éclat et une plus grande perfection, le plus honorifique, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ces vêtements nouveaux, paraît avoir été le *pallium*, manteau carré. Attaché sur l'épaule gauche par une agrafe, relevé à droite de manière à rendre la main et l'avant-bras libres, le pallium, qui laissait à découvert les flancs, la partie extérieure des jambes et des cuisses, et tombait jusqu'à terre par derrière et par devant, était de soie ou d'étoffes précieuses, garni quelquefois d'or ou de pierreries. Comme vêtement d'origine gréco-romaine, on trouve encore, à côté du pallium, la saie chlamyde, c'est-à-dire la saie gauloise combinée avec la chlamyde grecque.

L'*amphiballus*, ainsi nommé de deux mots grecs, *amphi*, autour, et *ballein*, jeter, parce qu'il entourait tout le corps, était un manteau de grosse étoffe qui servait surtout dans les voyages, et qui couvrait quelquefois la tête, comme le bardocucullus. La *bigère* était un vêtement roux et à longs poils tout hérissés, tissu avec des fils grossiers et pleins de nœuds. La *caracalle*, vêtement national dont nous avons déjà parlé, dut à un empereur une sorte d'illustration historique. Le fils de Sévère, pendant son séjour en Gaule, l'adopta pour son usage et l'employa à l'habillement des soldats. Il fit même des distributions de caracalles au bas peuple de Rome. Ces circonstances valurent au vêtement le surnom d'*antoninien* et à l'empereur celui de *Caracalla.* Les femmes, sous l'influence de la civilisation latine, modifièrent leur toilette, comme les guerriers avaient modifié leur *costume.* Elles échancrèrent leur tunique et la plissèrent par devant; elles portèrent la chlamyde et le *strophium*, qui remplissait à peu près le même rôle que les corsets de l'habillement moderne. Les femmes riches eurent des manteaux fourrés plus longs par derrière que par devant, garnis de festons ou de bordures, et quelquefois fendus sur le côté droit. Les femmes du peuple eurent la tunique plus courte que celle des riches, le tablier et le manteau fourré; les plus pauvres n'avaient qu'une tunique et marchaient les pieds nus. On signale déjà, aux funérailles, l'usage des robes traînantes des Romains, de la ceinture de laine de brebis, nouée du *nœud d'Hercule*, chez les fiancés.

Trois sortes de vêtements étaient portés également par les hommes et par les femmes. Ce sont la chemise, l'*orarium* et le *sudarium.* Les chemises étaient ornées de broderies d'or. L'*orarium*, dont l'usage devint populaire au IVe siècle, était une espèce de bandoulière de lin blanc qu'on plaçait par-dessus la tunique pour s'essuyer le visage. Les personnes riches l'ornaient d'or et de pierreries. Le *sudarium* avait à peu près la même destination; mais, au lieu de le porter en bandoulière, on le portait à la main, à peu près comme nos mouchoirs. Par une de ces transformations qui sont fort communes dans l'histoire du *costume*, le *sudarium* devint, au moyen âge, le suaire dont on ensevelit les morts, ce qui tient sans doute à la coutume où l'on était, dans les premiers siècles de l'Eglise, de laver les cadavres et de les essuyer avec leur linceul. L'*orarium*, à son tour, adopté dans le vêtement ecclésiastique, se change en étole, comme le témoignent ces vers du *Roman de Charité :*

Bien sez que par un autre nom
Appelle on l'étole orier...

Les classes élevées adoptent, pour les femmes, le brodequin romain, pour les hommes la *calige*, chaussure attachée par des bandelettes qui montaient jusqu'aux genoux. La vieille chaussure à semelle de bois se conservait sous son nom national, qu'elle a gardé jusqu'à nous, *gallica,* la galoche.

César, après avoir vaincu les Gaulois, les contraignit à couper leurs cheveux, symbole de leur ancienne liberté. Ajoutons une autre forme de l'influence romaine, l'usage immodéré de l'or, de la soie et de la pourpre, introduit avec la civilisation latine. Ajoutons aussi l'influence tout opposée du christianisme primitif. Les premiers chrétiens, il est vrai, aussi longtemps que durèrent les persécutions, évitèrent de se distinguer des païens par la forme du *costume.* Mais ils adoptèrent des étoffes plus communes, des ornements plus simples. Ils se séparèrent aussi des païens par les vêtements de deuil, et le firent sans doute légalement à titre de colléges funéraires. Leurs habits de deuil étaient blancs. Ce choix se rattachait aux traditions des premiers âges, suivant lesquelles la couleur blanche était toujours donnée aux élus. Les chrétiens consacrèrent un usage qu'ils avaient trouvé importé par la conquête, et en vertu duquel les païens arrivés à l'adolescence se faisaient couper par leurs amis les premiers poils de leur barbe pour les offrir à leurs dieux. La cérémonie de la consécration nouvelle s'appela *barbatoria.* Nous retrouverons cet usage chez les Francs. Mêmes remarques pour la première coupe des cheveux et l'adoption qui s'y rattachait.

Il n'y eut à l'origine dans la société chrétienne, et pour les raisons de prudence que nous avons touchées tout à l'heure, aucune distinction entre les habits des prêtres et des laïques. « Nous devons, dit à ce sujet le pape Célestin Ier, être distingués des autres par la doctrine, et non par l'habit. » Quant au *costume* monacal, il n'était autre que la saie en poil de chameau des paysans, véritable cilice.

M. Louandre résume comme il suit tout ce qu'on sait sur les *costumes* de la Gaule romaine : « D'une part, tout le luxe de la civilisation romaine; de l'autre, toute la simplicité

du renoncement chrétien; dans les campagnes, l'ancien *costume* gaulois; dans les villes, quelques traditions de ce *costume* combinées avec les modes romaines et dominées par elles; dans la société civile, des chrétiens habillés comme des païens; dans la société religieuse, des prêtres habillés comme des laïques, et des moines habillés presque comme des Celtes. »

Voyons ce qu'étaient devenus les *costumes* de la Gaule au moment où la civilisation romaine dut se replier devant les éléments nouveaux apportés par l'invasion des barbares.

On peut dire qu'à l'exception des paysans, la Gaule, à la fin du IVe siècle, était, pour tout ce qui concerne le *costume*, à peu près latinisée; mais les modes romaines elles-mêmes avaient subi des modifications, et nous voyons paraître des vêtements qui, sans être tout à fait nouveaux, avaient été, du moins jusque-là, d'un usage restreint. Tels sont le *colobium*, la *lacerna* et la *pœnula.* Le *colobium* était une tunique à manches larges et flottantes; la *lacerna*, qui remplaçait la toge, se portait par-dessus le *colobium* et s'agrafait sur l'épaule ou sur la poitrine. La *pœnula* ressemblait à un sac percé d'un trou à la partie supérieure, pour passer la tête, et de deux ouvertures latérales pour passer les bras. La *lacerna* était faite avec une espèce de feutre; la *pœnula* avec des laines grossières et quelquefois avec du cuir. Le *clavus* ou *angusticlavus*, par une distinction aristocratique, était affecté à la classe des *clarissimes*, c'est-à-dire des Gallo-Romains, dont les familles avaient été admises aux dignités sénatoriales, et qui, à ce titre, ne payaient point de tribut. C'était une bande de pourpre cousue sur la tunique et qui descendait jusqu'aux genoux. La *trabée*, manteau blanc rayé de pourpre, complétait le vêtement des clarissimes. On voit aussi se populariser l'usage de quelques coiffures particulières : le *pileum*, calotte de feutre ou de peau de mouton; le *birrus*, bonnet pointu; le *pileum phrygium*, bonnet phrygien (qui servit de modèle à nos bonnets de liberté); le *galerus* ou *petasus*, bonnet à larges bords, attaché sous le menton, et qu'on pouvait, quand on voulait se découvrir, laisser retomber sur le dos.

Malgré les progrès toujours croissants du christianisme, le *costume* païen se conservait avec les habitudes païennes, même parmi les adeptes de la foi nouvelle. Les femmes, avant de se mettre à l'ouvrage, avant de filer, de tisser ou de teindre — c'étaient là leurs occupations ordinaires, et ces détails ne sont pas étrangers à l'histoire du *costume*, — invoquaient Minerve et les divinités du polythéisme, qui déjà cependant étaient exilées de l'Olympe. De même, au moment des calendes de janvier, c'est-à-dire au renouvellement de l'année, les Gallo-Romains couraient à travers les rues de leurs villes couverts de peaux de cerf ou de veau. L'Eglise, qui les rappelle souvent pour les flétrir, nous apprend qu'elle punissait par trois ans de jeûne ces sortes de déguisements, dont la mode se conserva, malgré ses anathèmes, jusqu'à la fin du VIIe siècle, époque à laquelle on retrouve aussi l'usage des masques tragiques ou comiques du théâtre ancien dans les parties de plaisir, ou plutôt les orgies des calendes de janvier.

Si terribles qu'aient été les invasions des barbares, le luxe, dans le cours du Ve siècle, avait fait de grands progrès. L'usage de la soie commençait à se répandre. Des relations commerciales fort étendues existaient entre l'Asie, la Grèce, l'Egypte et la Gaule, qui tirait de ces contrées des parfums et des tissus d'une grande finesse. Sidoine Apollinaire, décrivant un repas donné à l'empereur Majorien par un simple citoyen d'Arles, qui n'est point signalé comme opulent, représente des esclaves vigoureux haletants et fléchissant sous le poids des vases d'argent ciselé dont ils encombrent les tables. Il décrit les lits des convives drapés en pourpre et les murailles de la salle couvertes de tapisseries peintes ou brodées d'Assyrie et de Perse. Dans le Midi, Marseille, Arles, Narbonne, Agde, Antibes, Fréjus et Aigues-Mortes; sur l'Océan, Bordeaux, Vannes et Nantes, que les Romains avaient surnommée l'*œil de la Bretagne*, étaient alors les principaux centres du commerce, dont le mouvement toujours progressif favorisait puissamment le développement des classes industrielles. On voit en effet, à cette époque, un assez grand nombre de colléges d'artisans, dont quelques-uns s'étaient élevés non-seulement à la liberté, mais même à l'ordre équestre; ce sont, en ce qui concerne notre sujet : les orfèvres, *argentarii;* les fabricants d'ornements en fils d'or pour les armes et la vaisselle, *barbaricarii;* les teinturiers, *blattiarii;* les miroitiers, *specularii;* les foulons, *fullones;* les tailleurs, *scasores;* les pelletiers, *pelliones.*

Outre ces colléges d'artisans, il y avait aussi des ateliers publics connus sous le nom de *gynécées*, dans lesquels étaient tissées, apprêtées et façonnées toutes sortes d'étoffes. On employait quelquefois des hommes dans ces ateliers, mais le plus souvent ils étaient composés de femmes. On désignait encore sous le nom de gynécées, dans les maisons particulières, les appartements des femmes; là, tandis que les matrones dirigeaient les travaux, des esclaves filaient, faisaient de la toile, composaient des pommades ou fabriquaient à l'aiguille de la tapisserie à dessins variés, *acupictura.* Le gynécée renfermait une espèce de cabinet de toilette, et quand les matrones se paraient pour sortir, ce qui, du reste, arrivait rarement, elles y recevaient les soins d'esclaves mâles, *cinerarii*, *ciniflones*, qui faisaient chauffer dans la cendre chaude les fers pour la coiffure, et les soins des *ornatrices*, véritables femmes de chambre, qui présentaient le miroir, plaçaient les épingles, les bracelets, et ajustaient la parure. Il y avait de plus, dans chaque maison, d'autres esclaves uniquement préposés à la garde et à l'entretien des vêtements, ce qui leur avait fait donner le nom de *vestispici.*

On a lieu de penser que l'industrie de la fabrication des étoffes n'était point étrangère aux occupations de la vie monastique. Les évêques eux-mêmes donnaient l'exemple du travail manuel, et saint Eucher, évêque de Lyon, ainsi que quelques autres prélats de la Gaule méridionale, employait à faire de la toile ou des habits pour les pauvres tout le temps que lui laissait le soin de son troupeau. Les vierges du monastère fondé par saint Césaire s'occupaient à faire des garnitures de robes; mais ces garnitures en fil d'or, nommées *ornaturæ*, étant très-élégantes, et par cela même contraires à l'esprit du christianisme, le saint fondateur leur défendit d'en faire ou d'en porter.

Comme au IIIe et au IVe siècle, nous ne trouvons encore aucun document qui indique d'une manière précise la différence qui pouvait exister entre le vêtement des prêtres et celui des laïques. On sait cependant que les habits des néophytes étaient blancs, et l'on présume que cette couleur était aussi celle du vêtement des évêques. Quant aux moines, que nous avons vus d'abord revêtus du *costume* des paysans gaulois, ils paraissent n'avoir pas tardé à se fatiguer de cette simplicité par trop primitive, et un grand nombre quittaient, pour des tissus plus moelleux, ces habits de poil de chameau qui froissaient les chairs comme un cilice. Voici ce que dit, à ce sujet, Sulpice Sévère : « Celui qui auparavant allait à pied ou monté sur un âne ne fait plus de voyage que sur un beau cheval. Celui qui était content d'une petite cellule et d'une vile cabane se fait faire de beaux appartements. Il fait orner sa porte de sculptures et sa bibliothèque de peintures. Il ne veut plus porter d'habits grossiers, il lui faut des étoffes fines et douces. Ce sont là de ces tributs qu'il impose à ses chères veuves et aux vierges qui lui sont affectionnées. Il ordonne à celles-ci de lui faire un manteau d'un drap fin, et à celles-là de lui faire une robe d'une étoffe fine et légère. »

S'il en était ainsi dans les cloîtres, à plus forte raison ceux qui vivaient de la vie mondaine devaient-ils se laisser entraîner par les séductions de la toilette. Un poëte du temps s'emporte avec colère contre ce que les vrais chrétiens appelaient la *corruption romaine*, contre le luxe des femmes, contre le fard, le vermillon, les couleurs qu'elles emploient pour se déshonorer, en croyant se rendre agréables; contre les goûts des hommes qui les encouragent à cette perversion.

Voilà ce que nous savons de la Gaule romaine au Ve siècle. Voyons maintenant les Barbares, qui, à cette date, la parcourent dans tous les sens.

Les Bourguignons, pour la plupart ouvriers en charpente ou en menuiserie, paraissent avoir eu peu d'influence sur l'état social des Gallo-Romains. Ils étaient de haute stature, grands mangeurs, et employaient le beurre rance en guise de pommade.

L'influence exercée par les Wisigoths fut également médiocre. Les noces d'Ataulfe et de Placidie, en 413, nous fournissent un exemple de l'empressement avec lequel ces barbares se rallièrent à la civilisation romaine. Elles se célébrèrent à Narbonne, au mois de janvier, dans la maison d'Ingenuus, l'un des principaux citoyens de la ville. Là, dans le lieu le plus éminent d'un portique décoré à cet effet, selon l'usage romain, était assise Placidie avec tout l'appareil d'une reine; et à côté d'elle Ataulfe, couvert de la toge et complétement vêtu à la romaine. Entre les divers présents de noce qu'il fit à Placidie, on remarqua cinquante jeunes garçons, tout habillés de soie, portant chacun un disque de chaque main, l'un plein de pièces d'or et l'autre de pierres précieuses d'un prix inestimable, qui provenaient du pillage de Rome. Le portrait que Sidoine Apollinaire nous a laissé de Théodoric nous initie à plusieurs détails du *costume* et des habitudes du royaume fondé dans l'Aquitaine par les Wisigoths. En voici quelques traits : « La taille de Théodoric, dit ce poëte, est bien prise; elle est au-dessous des plus grandes et au-dessus des moyennes; sa tête, arrondie par le haut, est garnie de cheveux frisés, retombant un peu de la partie antérieure du front en arrière. Son cou est plein, l'arc de ses sourcils ajoute à la beauté de ses yeux... L'ouverture de ses oreilles est couverte par ses cheveux, séparés et tressés à la manière de sa nation... Chaque jour on lui coupe le poil qui pousse à l'ouverture des narines; près de ses tempes commence une barbe touffue, un barbier lui arrache tous les jours avec des pinces celle qui croît depuis le bas des joues jusqu'au-dessous du menton... Ses flancs sont toujours couverts d'une ceinture... Chaque matin on fait défiler devant lui la troupe des gardes, revêtus de fourrures; elle s'arrête devant la porte, en dehors des rideaux qui cachent l'entrée de la salle d'audience et en dedans des bannières qui l'environnent... Ses repas ordinaires ne sont guère différents de ceux des simples particuliers. Les jours de festin, un serviteur charge les tables d'une grande quantité d'argent mat, que l'on travaille assez bien dans ce pays. Ces jours-là, on expose à la vue des vases d'or et d'argent ciselés et un magnifique ameublement, tantôt de tapisserie couleur de pourpre, tantôt de fin lin. On remarque dans ces repas l'élégance des Grecs, l'abondance des Gaulois, la promptitude des Italiens... On n'entend aux soupers du roi aucun joueur de lyre, aucun joueur de flûte; nul homme qui marque la mesure, nulle femme qui joue du tambourin; nul instrument de musique à cordes : le roi n'aime que ceux dont le son plaît autant à l'âme que le chant plaît à l'oreille. »

Il faut remarquer cette différence radicale de la barbe des Goths et des Francs; les premiers porteurs de favoris, les seconds porteurs de moustaches.

Les sujets de Théodoric marchaient ordinairement ceints d'une épée, vêtus d'habits de peau ou de toile, la plupart sales et gras, et chaussés de *guêtres* en cuir de cheval. On a conservé le texte d'une ordonnance singulière concernant leur vêtement. « Si quelqu'un, est-il dit dans leurs lois, coupe ou déchire l'habit d'autrui, s'il le tache de telle sorte que la tache soit visible, et qu'on ne puisse sans malpropreté se servir du vêtement, le délinquant sera tenu de rendre un vêtement neuf en tout point semblable. S'il ne peut remplir cette condition, il acquittera en argent le prix de l'habit taché, et ce dernier lui sera donné. » Ce règlement bizarre n'en a pas moins une précieuse signification historique, en ce qu'il nous montre l'importance que ces peuples nouvellement appelés à la civilisation attachaient à la révolution du *costume.* Les dénominations sous lesquelles sont connus les trois ordres dans lesquels les Wisigoths étaient partagés ont également trait, du moins en partie, à des distinctions de *costume :* ces ordres étaient le conseil des *hommes sages*, choisis parmi les plus nobles; les prêtres, qu'on nomma les *rasés*, et le reste, qu'on nomma *chevaliers*, et qui tenaient ce titre à grand honneur. Il faut remarquer cette distinction radicale entre la coiffure des clercs et celle des laïques.

C'est dans les *Mœurs des Germains* de Tacite qu'il faut chercher les premiers renseignements connus sur la physionomie et le *costume* des Francs, l'une des branches les plus redoutables de la grande famille transrhénane. « Les Germains, dit Tacite, portent tous une *saie* attachée avec une agrafe, et à défaut d'agrafe avec une épine. Entièrement nus du reste, ils passent les journées entières auprès du foyer et du feu. Les plus riches se distinguent par un *habit*, qui n'est point flottant comme celui des Sarmates et des Parthes, mais serré et dessinant toutes les formes. Ils se couvrent aussi de peaux de bêtes, sans soin dans les contrées voisines du Rhin, mais avec une certaine recherche sur les points les plus éloignés, attendu qu'ils n'ont point de commerce pour leur fournir d'autres parures. Là ils choisissent les animaux, et, pour en embellir les dépouilles, ils les parsèment de taches et de la peau des bêtes que produit l'Océan ultérieur et une mer inconnue. L'habillement des femmes ne diffère point de celui des hommes, excepté qu'elles se couvrent le plus souvent de *manteaux* de lin bariolés de pourpre; ce vêtement, sans manches dans la partie supérieure, laisse leurs bras nus jusqu'à l'épaule, et le haut du sein reste même à découvert. » C'est là le *costume* primitif; mais les migrations de la race germanique, en mettant les Francs en contact avec des peuples plus civilisés, paraissent avoir apporté quelques modifications à cette tenue sauvage. Outre la saie, ils avaient tous, au Ve siècle, une espèce de *tunique* et un *pantalon* court. Voici, du reste, comment Sidoine Apollinaire décrit les Francs de Clodion, contre lesquels avait combattu l'empereur Majorien : « Majorien aussi a dompté des monstres. Du sommet de leur crâne rouge jusqu'au front s'allonge leur chevelure serrée [*en aigrette*], et leur nuque brille à découvert, car les poils en sont enlevés;... leur visage est rasé partout, et, au lieu de barbe, ils ont de petites mèches arrangées avec le peigne. Des habits serrés emprisonnent très-étroitement leurs membres fortement développés. Leur jarret se montre au-dessous d'une tunique courte. Un large *baudrier* maintient leur ventre maigre et nerveux. »

Les Francs se distinguaient des autres peuplades germaines par l'usage des chemises et d'une espèce de caleçons de toile. Au moment de leur entrée dans les Gaules, quelques-uns, au lieu de saie, portaient encore les peaux de bêtes dont parle Tacite. Leurs yeux étaient farouches et bleus, leurs cheveux blonds, leurs membres développés et vigoureux; ils se servaient dans les combats de piques ou de framées garnies d'un fer étroit et court, mais acéré, et tellement faciles à manier qu'ils pouvaient avec cette arme combattre de près ou de loin. Les fantassins, qui d'abord ne portaient que des javelots, avaient ajouté à cet armement l'usage de l'épée et de la hache à deux tranchants, et les cavaliers se couvraient encore du bouclier peint de couleurs éclatantes.

Avec la royauté franque commence l'histoire du *costume* français. Agathias écrit vers l'an 560, en parlant des Francs : « Je ne trouve entre eux et nous d'autre différence que celle de l'habillement et de la langue. » L'habillement des Francs était donc resté, au VIe siècle, distinct de l'habit gallo-romain; et cependant, tout en gardant sa forme, il s'écartait de plus en plus du type primitif. Les Francs, à cette date, avaient encore le haut de la poitrine et du dos découvert comme au moment de l'invasion. Ils avaient encore la saie collante, à manches courtes; mais, dans ce vêtement, la soie, pour les plus riches ou les plus élégants, avait remplacé les étoffes grossières. Les manteaux, nommés *rhenones*, parce qu'on les fabriquait sur les bords du Rhin, étaient encore en peau de loup ou de mouton, mais déjà des bordures ou des bandes d'étoffe aux couleurs éclatantes en rehaussaient la simplicité. Les femmes franques s'habillaient encore, comme les hommes, de saies à manches courtes, qui laissaient à découvert une partie des bras et le haut de la poitrine. Cette circonstance explique les nombreuses dispositions des lois barbares contre les attouchements que les hommes se permettaient à l'égard des femmes. Un homme libre qui serrait l'avant-bras d'une femme libre était puni d'une amende de douze cents deniers. Si le bras avait été serré au-dessus du coude, il en coûtait quatorze cents deniers, et dix-huit cents deniers quand on avait touché les seins.

La coiffure des femmes franques consistait en une espèce de calotte nommée *obbon.* Quand on faisait, dans une intention malveillante, tomber cette coiffure, on était condamné par la loi salique à payer quinze sous d'or. Pour avoir volé un bracelet, il n'en coûtait que quatre sous d'or. Ce bracelet, nommé *armilla*, *dextrale*, *dextrocherium*, parce qu'on le portait au bras droit, était quelquefois rehaussé de pierreries. On voit figurer des bracelets de cuivre doré parmi les présents offerts par Clovis aux leudes de Ragnacaire, et des bracelets d'or au nombre des offrandes déposées sur l'autel par sainte Radegonde; ce qui montre que cet ornement était commun aux deux sexes. Quant aux colliers nommés *murènes*, du nom d'un poisson qui se repliait en cercle quand il était pris, ce bijou avait été emprunté par les femmes franques aux Romains.

La Gaule présente d'ailleurs, au VIe siècle, la plus étrange confusion de *costumes* francs, romains et gallo-romains. C'est un mélange des types les plus divers, un chaos de civilisation et de barbarie. Durant toute la période mérovingienne, le *costume* révèle sans cesse dans ses caprices ou ses modifications la triple influence des traditions germaniques, du christianisme et des souvenirs romains. Le *costume* du clergé lui-même n'est pas encore fixé : quelques prêtres gardent l'habit romain, tandis que d'autres portent l'habit des Francs. Le concile de Mâcon (581-583) dut défendre aux clercs de se montrer en public avec des armes, avec l'habit ou la chaussure des séculiers; mais cette défense fut éludée. L'évêque Bertram, en attirail romain, se promène sur un char à quatre chevaux, escorté par les jeunes clercs de son église, comme un patron par ses clients. On voit par les actes du concile de Narbonne, en 589, que le rouge était la couleur préférée par les ecclésiastiques dans leurs vêtements mondains, tandis que d'autres documents donnent lieu de penser que le blanc était la couleur officielle.

Le goût du luxe était devenu si vif, que les hommes les plus modestes étaient eux-mêmes obligés d'y sacrifier par bienséance. C'est ce qui arriva à saint Eloi. « Plus par bienséance que par choix, dit saint Ouen, auteur de la *Vie de saint Eloi*, il se couvrit d'habits magnifiques, pour se conformer à l'usage. Ses vêtements de dessous étaient de fin lin orné de broderies et de clinquants ayant leurs extrémités relevées en or d'un travail exquis. Ses robes de dessus étaient de grand prix; elles étaient faites de riches étoffes, et il en avait plusieurs qui étaient toutes de soie (*holoserica*). Les ornements en étaient si multipliés que l'habit entier n'était qu'un tissu d'or et de pierreries qui jetaient le plus vif éclat. Les manches, la ceinture, l'ouverture de la bourse ou poche qui en pendait étaient magnifiquement ornées et ouvragées... » Beaucoup d'autres documents attestent le luxe des Francs à l'époque mérovingienne. Il n'est question, dans le récit des fêtes royales notamment, que d'habits de soie et de franges d'or. D'où il faut conclure que splendeur et richesse d'ornements ne sont pas toujours synonymes de civilisation.

Les étoffes d'or qui jouent un si grand rôle dans ce luxe à demi barbare étaient, a-t-on dit, de deux sortes : les unes montées sur une trame dans laquelle s'enlaçaient, en la recouvrant entièrement, les fils du précieux métal; les autres dorées au moyen d'une feuille d'or très-mince qu'on appliquait sur l'étoffe et qu'on rendait adhérente en la gaufrant avec un fer chaud. Ces détails, suivant M. Louandre, sont exacts pour le XIIe et le XIIIe siècle, mais au moins problématiques en ce qui touche l'industrie mérovingienne.

Les Francs avaient conservé les gynécées, sortes d'ouvroirs établis par les Gallo-Romains. De plus ils avaient créé dans leurs domaines des ateliers occupés par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes ou femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'or-